

force, de sorte que l'âme se sent comme déchirée par la violence qu'elle souffre, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Quelques philosophes enseignent que c'est la même matière du sang qui fait les sueurs et les larmes. Je ne recherche pas curieusement si cette opinion est la véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui, non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour l'amour de Dieu. Faut-il faire quelque établissement pour le bien des pauvres, se présente-t-il quelque occasion d'avancer la gloire de Dieu, d'employer des soins charitables au salut des âmes; faut-il résister généreusement aux entreprises de l'hérésie, afin qu'étant plus soumise elle devienne par conséquent plus docile, afin qu'étant plus humble elle devienne plus disposée à rendre les armes à la vérité: montrons de la vigueur et du zèle. Travaillons constamment pour l'amour de Dieu, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Mais quel sang est plus agréable à Jésus que celui de la pénitence; ce sang que le regret de nos crimes tire si amoureuxment du cœur par les yeux, c'est-à-dire, le sang des larmes amères, qui est nommé par saint Augustin¹ le sang de notre âme; ce sang que nous versons devant Dieu, lorsque repassant nos ans écoulés, dans l'amertume de notre cœur, nous pleurons sincèrement nos ingratitude? c'est ce sang que nous devons au Sauveur. Présentons-le-lui devant ses autels, mêlons-le dans le sang de son sacrifice; portons-le à ces tribunaux de miséricorde, que l'infinie bonté du Sauveur érige dans les églises, pour purger nos fautes. Mais, fidèle, si c'est un sang que tu aies consacré au Seigneur Jésus, prends garde de ne l'ôter point de ses mains. Tu lui ôtes les larmes que tu lui as données, lorsque tu retournes au péché que tu as déjà pleuré plusieurs fois; car alors tu improuves tes premières larmes, tu condamnes tes déplaisirs, tu te repens de ta pénitence. Ah! Jésus n'improove pas ce qu'il a fait une fois pour toi: au contraire, il le perpétue tous les jours en quelque façon sur ses saints autels.... Serment de fidélité au roi Jésus prêté au baptême: renouvelons-le devant Dieu².

¹ Serm. CCCLI, n° 7, t. v, col. 1356.

² Voyez le sermon précédent, p. 244.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR,

PRÊCHÉ LE PREMIER JOUR DE L'AN 1687¹.

Malice du péché, ses effets. Étendue de nos maladies: trois grâces du Sauveur pour nous en délivrer: dispositions pour y répondre. Moyens d'assurer notre guérison.

Vocabis nomen ejus Jesus: ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.

Vous lui donnerez le nom de Jésus, c'est-à-dire, Sauveur: parce que c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. Matth. 1, 21.

Si nous avons conservé les sentiments que Dieu avait mis d'abord dans notre nature, il ne faudrait aucun effort pour nous faire entendre que le péché est le plus grand de tous les maux; et sans le secours des prédicateurs, notre conscience nous en dirait plus que tous leurs discours. Ce qui nous trompe, mes frères, ce qui fait que nous avons peine à donner au péché le nom de mal; c'est à cause qu'il est volontaire. Mais en cela notre erreur est visible, puisqu'au contraire c'est de notre faute, qui est volontaire, que la peine, qui ne l'est pas, prend sa naissance: c'est pour venger le consentement que nous avons donné de nous-mêmes à notre perte et à notre honte, que la mortalité, que les maladies, que l'enfer même et tous ses supplices viennent en foule nous accabler malgré nous. Et quiconque sera le Sauveur des hommes, il doit uniquement s'attacher à ce principe volontaire et universel de tous nos maux. C'est pourquoi Dieu nous avertit que si aujourd'hui, parmi les douleurs de la circoncision, il donne à son Fils le nom de Sauveur, et relève par un si grand nom son humiliation; c'est à cause qu'il doit sauver son peuple fidèle de ce grand mal du péché. D'autres ont porté ce beau nom pour avoir délivré le peuple ou d'une longue captivité, ou des périls de la guerre, ou des horreurs de la famine. Toute langue doit confesser que celui-ci est un Sauveur à meilleur titre; puisqu'il ne vient pas nous sauver, comme les autres, des peines ou de quelques suites du péché: il vient nous sauver du péché même: et attaquant le mal jusque dans sa source, il est le véritable Libérateur et le Sauveur par excellence. C'est, mes frères, en peu de paroles l'explication de mon texte, et c'est par là que le nom sacré de Jésus est au-dessus de tout nom. Je pourrais

¹ A Paris, dans l'église de Saint-Louis des Jésuites.

vous faire voir avec saint Paul qu'à ce nom tout genou fléchit dans le ciel, dans la terre et dans les enfers¹, et par ce moyen remplir vos esprits d'admiration et d'étonnement pour un nom si auguste et si magnifique. Mais j'aime mieux vous faire voir, par le propre sens de mon texte, qu'à ce nom le ciel et la terre sont remplis de joie, d'espérance, d'actions de grâces; et que tout cœur doit être enflammé d'un saint amour: c'est à quoi je consacre tout ce discours. Et comme j'apprends de saint Paul que « nul ne peut même nommer le Seigneur Jésus, que par la grâce du Saint-Esprit², » je le demande humblement par l'intercession de la bienheureuse Vierge. Ave.

La rémission des péchés, le propre ouvrage du Sauveur, et la grâce particulière de la nouvelle alliance, se commence dans le baptême, se continue dans toute la vie et s'achève dans le ciel. C'est ce que saint Augustin nous explique par une excellente doctrine, en interprétant cette parole de saint Jean-Baptiste: « Voilà l'agneau de Dieu; voici celui qui ôte les péchés du monde³. » Les paroles de saint Augustin sont trop belles et trop précises pour n'être pas rapportées au commencement de ce discours, puisque aussi bien elles en sont tout le fondement: *Tollit autem, et dimittendo quæ facta sunt... et adjuvando ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint*⁴. « Jésus-Christ ôte le péché, et parce qu'il nous le pardonne, lorsque nous y sommes tombés: » et *dimittendo quæ facta sunt*: « et parce qu'il nous aide à n'y tomber plus: » et *adjuvando ne fiant*: « et parce qu'il nous conduit à la vie bienheureuse, où nous ne pouvons plus y tomber jamais: » et *perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint*.

Ainsi le règne du péché est entièrement détruit, et la grâce de notre Sauveur remporte sur cet ennemi une pleine victoire. Et afin de la mieux entendre, [considérez,] mes frères, [que] quand nous nous livrons au péché, il a sa tache qui nous déshonore, et qui entraîne après elle la mort éternelle: et lorsque le péché est effacé dans les âmes par la grâce du saint baptême, ou par celle de la pénitence, il y laisse encore ses appâts trompeurs et ses attraits qui nous tentent: et dans la plus grande vigueur de la résistance, si nous vivons sans péché, du moins sans ces péchés qui donnent la mort, nous ne vivons pas sans périls; puisque nous avons toujours en nous-mêmes cette liberté malheureuse et cette déplo-

¹ Philipp. II, 10.

² I. Cor. XII, 3.

³ Joan. I, 29.

⁴ Op. imperf. cont. Jul. lib. II, n° 84, t. X, col. 986.

nable facilité de succomber à un mal si dangereux. Pour être notre Sauveur, et remplir toute l'étendue d'un titre si glorieux, il faut que le Fils de Dieu nous délivre de ces trois maux: il ôte le mal du péché, par la grâce qui nous le pardonne: il en réprime l'attrait, par la grâce qui nous soutient durant tout le cours de la vie: enfin il en arrache jusqu'à la racine, et en ôte tout le péril, par la grâce qui nous couronne et nous récompense. Tel est l'ouvrage du Sauveur. Ah! mes frères, faisons le nôtre: à ces trois grâces, qu'il nous donne, doivent répondre de notre côté trois dispositions; retenez-les, chrétiens. Et si vous voulez jouir du salut qui vous est offert en Jésus-Christ, reconnaissez avant toutes choses avec amour et action de grâces, le pardon qui vous a été accordé; combattez, sans vous relâcher jamais, l'attrait pernicieux qui vous porte au mal; et aspirez de tout votre cœur à l'état heureux où vous n'aurez plus à craindre le poids intérieur d'aucune faiblesse. Voilà toute la vie chrétienne, qui répond au nom adorable de Jésus-Christ. Et, mes frères, je serai heureux si je puis vous imprimer dans le cœur ces trois vérités.

PREMIER POINT.

Pour comprendre parfaitement ce que vous devez au Sauveur, comprenez avant toutes choses ce que c'est que le péché dont il vous délivre. Je ne veux pas ici, chrétiens, que vous regardiez dans le péché, ni la faiblesse qui le produit, ni la honte qui l'environne, ni le supplice affreux qui le suit de près: non, non, pour le détester, je ne veux que vous attendiez, ni la sentence du Juge, ni la sanglante exécution de ce dernier jugement, ni le soulèvement universel des créatures unies pour venger l'outrage de leur Créateur, ni l'ardeur d'un feu dévorant, ou comme l'appelle saint Paul, son émulation, *ignis amulatio*¹, et cette force toujours renaissante qui s'irrite de plus en plus contre les méchants. Ce n'est point tout cela que je veux que vous remarquiez: ce que je voudrais vous faire entendre, c'est ce qui mérite tout cela; ce qui par conséquent est plus funeste, plus mauvais et plus digne de notre haine; c'est-à-dire, le dérèglement, l'iniquité, la laideur, la malice même du péché.

Et d'où vient cette laideur et cette malice qui le rend si digne d'exécration? il est aisé de l'entendre. C'est que l'homme est soumis par sa nature, et il doit être soumis par son choix à la volonté divine et à la raison éternelle qui en dirige la conduite; il s'y doit unir de tout son cœur: car c'est ce qui le fait juste, ce qui le fait droit, ce qui le fait vertueux. Quand il pèche,

¹ Hebr. X, 7.

il s'en détache : il préfère sa volonté à celle de Dieu ; la volonté dépendant et subordonnée à la volonté souveraine ; la volonté errante et défectueuse à la volonté toujours droite, qui est sa règle elle-même ; la volonté particulière et qui se borne aussi à contenter un particulier, c'est-à-dire soi-même, à la volonté première et universelle, par laquelle tout subsiste ; où tout ce qui est, tout ce qui vit, tout ce qui entend, trouve son ordre, sa consistance, son repos. Il n'y a rien de plus indigne ni de plus inique, et il n'est pas possible de pousser plus loin, ni la rébellion contre Dieu, ni, ce qui en est une suite, la haine contre soi-même.

Voilà sans doute de tous les maux le plus pernicieux, la rébellion contre Dieu : « Contre qui vous êtes-vous soulevés ? contre qui élevez-vous vos regards superbes ? contre le saint d'Israël ! » La haine contre soi-même : « Celui qui aime l'iniquité est ennemi de son âme¹. » Oui, chrétiens, tout pécheur est ennemi de son âme, corrupteur dans sa conscience de son plus grand bien, qui est l'innocence. Nul ne pèche qu'il ne s'outrage lui-même : nul n'attente à l'intégrité d'autrui, que par la perte de la sienne : nul ne se venge de son ennemi, qu'il ne porte le premier coup et le plus mortel dans son propre sein : et la haine, ce venin mortel de la vie humaine, commence sa funeste opération dans le cœur où elle est conçue, puisqu'elle y éteint la charité et la grâce. Parjure, qui voulais rendre le ciel complice de ta perfidie ; ce dépôt de la bonne foi que Dieu avait confié à ta garde, mais que tu te ravis à toi-même, combien valait-il mieux que celui que tu refuses de reconnaître !

Ainsi le péché est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous les maux qui nous menacent par le dehors ; parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentielles ; parce que c'est un venin fatal à la vie de l'âme : plus grand que la perte de la raison ; parce que c'est la perte de la probité et de la vertu ; et qu'après tout, c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage ; sans quoi la raison même n'est plus qu'une extravagance et un égarement criminel : mal intime qui efface en nous, et qui y déracine tout ce qui nous unit à Dieu ; et qui, faisant entrer la malice jusque dans le fond de notre âme, l'ouvre aussi de toutes parts à la vengeance : par conséquent, pour conclure, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs ; parce que nous y

¹ IV. Reg. XIX, 22.

² Ps. x, 6.

trouvons tout ensemble et un malheur et un crime ; malheur qui nous accable, mais crime qui nous déshonore ; malheur qui nous ôte toute espérance, mais crime qui nous ôte toute excuse ; malheur qui nous fait tout perdre, mais crime qui nous rend coupables de notre perte, à qui même ne reste pas le triste droit de se plaindre, et dont la honte est plus grande que les infortunes, digne à la fois d'une haine et d'un mépris éternel.

C'en est assez, c'en est assez : je ne puis plus seulement souffrir le nom de péché. Accablé que je suis d'un si grand mal, si je ne trouve un Sauveur, je ne vis plus. Car, ô Dieu ! sans ce Sauveur miséricordieux, ô Dieu ! où trouverai-je un remède contre le mal qui me presse ? où trouverai-je un remède contre les désordres ou un asile contre les frayeurs de ma conscience, tristes avant-coureurs des rigueurs inexorables de votre justice ? quel recours chercherai-je ? Non, mes frères, il n'y a plus que le Sauveur qui nous puisse donner le moyen de respirer un moment. Ne dites pas avec les impies, dont il est parlé dans le Prophète : « Le Seigneur ne nous fera ni bien ni mal : » *Non faciet bene Dominus, et non faciet male*¹. Car aussi quel mal lui pouvons-nous faire, pour attirer ses vengeances ? Occupé autour des cieux, dont il roule continuellement la grande machine, nos injures ne vont pas jusqu'à lui ; nos péchés, dont on dit qu'il est offensé, ne pénètrent pas jusqu'à lui : c'est ainsi que parle l'impie, et il se rassure sur son impuissance. Ignorant, qui ne voit pas au contraire que quiconque est le vengeur des injustices, doit par sa propre grandeur être au-dessus de ses attaques. C'est à cause que la règle est inaltérable, que le tort et l'injustice se brisent contre elle. C'est à cause que la vérité est invincible, que le mensonge et l'erreur sont confondus en sa présence. Le châtement doit partir d'une main inaccessible aux injures : autrement plus occupée à se défendre des crimes, qu'à les punir, elle laissera triompher l'iniquité. A Dieu ne plaise ! sous un Dieu si saint, si nos péchés pouvaient nuire à son règne, si nous pouvions affaiblir sa puissance par nos rébellions, ou blesser sa dignité par nos outrages, il serait un vengeur trop peu redoutable. Mais parce que son trône est hors d'atteinte, que la justice l'environne, que son jugement procède toujours en puissance et en vérité ; malheur, malheur encore une fois, et malheur jusqu'à l'infini, à quiconque pèche sous ses yeux !

Et cette vérité est si importante, qu'il fallait qu'elle parût dans le Sauveur même ; c'est pour cela que Dieu fait paraître un sauveur chargé de

¹ Soph. I, 12.

nos crimes sur la croix. Qu'était-ce en effet que le Sauveur ? qu'était-ce que ce Verbe incarné, mes frères ? qu'était-ce autre chose, si ce n'est la vérité même manifestée dans la chair ? Ainsi toute vérité y devait être manifestée, et autant la vérité des rigueurs de Dieu que celle de ses miséricordes. Dieu donc « a mis sur le Sauveur « l'iniquité de nous tous¹, » comme disait le prophète ; et en même temps pour concilier toutes choses, et de peur qu'au milieu des miséricordes les rigueurs ne fussent oubliées, il a fait du médiateur de sa grâce un exemple de sa justice. Jésus-Christ a subi ce joug pour l'amour de nous. Dès le commencement de sa vie il a reçu la circoncision, c'est-à-dire, le sacrement des pécheurs et la marque de leur servitude. Quand il commencera son ministère ; quand, sorti de sa retraite profonde, il commencera l'ouvrage pour lequel il est envoyé, il recevra encore un autre sacrement des pécheurs dans le baptême. Quoi ! Jésus être baptisé ! Jésus, l'innocence même, être mis au rang des pénitents ! Saint Jean à qui il s'adresse en est troublé lui-même : « Seigneur, que je vous baptise ! Laissez-moi, répond le Sauveur : c'est « ainsi que nous devons accomplir toute justice². » Et prêt à porter la peine de tous les pécheurs, il est juste que j'en prenne la ressemblance. « Dieu « a donc mis sur lui, dit le prophète, l'iniquité « de nous tous³. » Il a subi ce joug volontairement. Le voilà donc en quelque façon le plus grand de tous les pécheurs, puisqu'il les représente tous dans sa personne : et voilà en même temps, je ne m'étonne point, la vengeance qui le poursuit, à sa naissance, à sa mort, dans tout le cours de sa vie. Il y aurait succombé, s'il n'eût été Dieu.

Quel est, mes frères, ce nouveau prodige ! Le paganisme a bien pu comprendre qu'il faut être Dieu pour exercer la justice dans toute son étendue ; et on en vit quelque idée dans le platonisme. Mais qu'il fallût être Dieu pour souffrir, c'est le mystère du christianisme ; mais mystère très-manifeste aux yeux épurés : car le poids de la vengeance divine sur le pécheur est si grand, que s'il faut une puissance infinie pour l'envoyer, il n'en faut pas une moindre pour le soutenir. Que Jésus-Christ prenne seulement la forme d'esclave et la ressemblance du péché, que Jésus-Christ ne soit que pécheur, entendez toujours, par la représentation de tous les pécheurs, et la charge qu'il s'est imposée de porter la peine de tous les crimes : sa croix l'accablera de son poids ; il demeurera enseveli dans les ombres de la mort ; et les prisons de l'enfer où il

a fallu qu'il descendit, le tiendront éternellement captif. Mais parce que ce pécheur par représentation est en effet un Dieu tout-puissant, c'est pour cela, comme dit David, qu'il a été « libre entre les « morts⁴, » et supérieur non-seulement à la peine du péché, mais au péché même : il est devenu par son sang la propitiation de tous les péchés, et le Sauveur de tous les hommes.

Accourez donc, ô pécheurs ! quels que vous soyez : soit que votre or soit votre force, ou que vous mettiez votre force et votre confiance dans vos déguisements, que vous vous soyez fait à vous-mêmes une fausse divinité dans une créature aussi malheureuse et aussi aveugle que vous : soit que votre flamme naissante vous laisse encore la liberté de vous reconnaître, ou que votre joug se soit appesanti, et qu'endurei dans le mal, vous sembliez avoir fait avec le péché une alliance éternelle. Par la grâce de Jésus-Christ, qui vous appelle, « votre pacte avec l'enfer sera rompu, « et le traité que vous avez fait avec la mort ne « tiendra pas². » Vous recevrez gratuitement la rémission de vos péchés par les mérites du Sauveur ; et vous entendrez de sa bouche : « Allez « en paix³. » Écoutez seulement, pécheurs, la douce loi qu'il vous impose : c'est qu'attendris par tant de bontés, vous lui donniez votre cœur. Vous lui devez donc votre amour, quand il vous donne la grâce : vous en devez davantage, quand il l'a donnée : et si voulez savoir la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connaissez-la par vos crimes.

« Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui « devait cinq cents deniers, et l'autre en devait « cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le « payer, il leur remit à tous deux la dette entière. « Lequel des deux l'aime le plus ? » Vous reconnaissez, chrétiens, la parabole de l'Évangile⁴ : c'est ce que demande Jésus au pharisien, vous le savez. Et que répond le pharisien ; c'est-à-dire, que répond la dureté même et la sécheresse même ? Ne répondez pas, mes frères, plus durement que lui. Lequel des deux aime le plus ? sans doute que c'est celui à qui on remet davantage ? Le pharisien répond ainsi, et sa réponse mérite l'approbation du Sauveur. Et vous, mes frères, que répondrez-vous ? votre cœur insensible ne dira-t-il rien à votre libérateur ? Et si, selon son oracle, celui à qui on remet le plus aime davantage ; après tant de péchés remis, après tant de grâces reçues, où trouverez-vous assez d'amour pour les reconnaître ? Mais si vous n'en avez pas ; si votre

¹ Ps. LXXXVII, 4.

² Is. XXVIII, 18.

³ Luc. VII, 50.

⁴ Ibid. VII, 41 et suiv.

¹ Is. LIII, 6.

² Matth. III, 14, 15.

LIII, 6.

amour, loin de s'enflammer, ne fait que languir et va s'éteindre; si la grâce de la pénitence tant et tant de fois méprisée, pour tout fruit n'a produit dans votre cœur ingrat qu'une confiance insensée, et dans des rechutes continuelles une insensibilité étonnante : n'entendez-vous pas déjà votre sentence? Si Jésus ne voit rien en vous de ce qui doit suivre comme naturellement la rémission des péchés, et qu'il n'aperçoive dans vos œuvres aucune étincelle d'amour; insensibles, ne craignez-vous pas qu'il ne vous ait rien remis? Non, vous n'étiez pas disposés à recevoir une telle grâce. Ainsi votre pénitence n'était qu'une illusion. Je puis vous dire avec saint Paul : « Vous êtes encore dans vos péchés ¹; » c'est-à-dire, Vous êtes encore dans la perdition et dans la mort. Que votre état est funeste! Mais quand vous aurez reçu la rémission de vos péchés, si le médecin qui vous a guéris ne vous continue son secours, la rechute est inévitable. Car il est ce Sauveur miséricordieux qui non-seulement entre quand on lui ouvre, mais encore qui frappe pour se faire ouvrir ².

DEUXIÈME POINT.

C'est ici qu'il nous faut entendre les faiblesses, les blessures, la captivité de notre nature vaincue par le péché : et au dedans et au dehors tout concourt à établir son empire. Et premièrement au dehors, enivrés de notre bonne fortune, envieux de celle des autres, insensibles à leurs malheurs, troublés et abattus par nos moindres pertes, nous ne gardons ni envers nous-mêmes, ni envers nos frères, le juste milieu : tout ce qui paraît au dehors nous est une occasion de scandale. Et au dedans, quelles ténèbres! quelle ignorance! Les biens véritables sont les moins connus; on ne peut nous les faire entendre. Et pour ce qui est de nos connaissances, ou la passion les obscurcit, ou l'inconsidération les rend inutiles; témoins tant de savants dérégés : ou la curiosité les rend dangereuses; témoins tant d'impiétés et tant d'hérésies. Dans toutes les rencontres de la vie, la raison nous conseille mieux, les sens nous pressent davantage : c'est pourquoi le bien nous plaît, mais cependant le mal prévaut, la beauté de la vertu nous attire, mais les passions nous emportent : et pendant que celle-là combat faiblement, celles-ci remportent une trop facile victoire, établissent leur tyrannie, et se font un règne paisible. Tout ce qu'il y a de meilleur en nous se tourne en excès, le courage en fierté, l'activité en empressement, la circonspection en incertitude. Que deviendrai-je? où me tournerai-je? homme misérable! que ferai-je de ma volonté

¹ I. Cor. xv, 17.

² Apoc. iii, 20.

toujours affaiblie par la contrariété de ses désirs? Ou la paresse l'engourdit, ou la témérité la précipite, ou l'irrésolution la suspend, ou l'opiniâtreté la tient engagée et ne lui permet plus de rien entendre. Tantôt le péril l'étonne, tantôt la sûreté la relâche, tantôt la présomption l'égare. O pauvre cœur humain, de combien d'erreur es-tu la proie? de combien de vanités es-tu le jouet! de combien de passions es-tu le théâtre! Étrange misère de l'homme, que ses ignorances aveuglent, que ses lumières confondent, « à qui sa propre sagesse est un lacet, et sa vertu même un écueil contre lequel ses forces se brisent, parce que son humilité y succombe! » *Cui sua fit laqueus sapientia, cui sua virtus est scopulus* ¹.

Dans cette faiblesse déplorable, mes frères, je me sens pressé de vous exciter à rendre au Sauveur vos reconnaissances, non tant pour les péchés qu'il vous a remis, que pour ceux dont sa grâce vous a préservés. C'est un beau sentiment de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité. *Omnia peccata sic habenda tanquam dimittantur, a quibus Deus custodit ne committantur* : « Vous devez croire, dit saint Augustin, qu'il vous a remis tous les péchés où sa grâce vous a empêché de tomber, » parce que nous les portons tous, pour ainsi parler, dans le fond de corruption que nous avons dans le sein. Non, mes frères, il n'y a erreur si extravagante, ni passion si désordonnée, dont nous n'ayons en nous le principe : que Dieu seulement laisse aller la main pour nous livrer à nous-mêmes, comme dit saint Paul ²; qu'il lève tant soit peu la digue, notre âme sera inondée de toutes sortes de péchés. Et ne me dites pas qu'il y a des crimes pour lesquels vous vous sentez tant de répugnance, que vous les pouvez éviter sans ce secours : car qui pourrait ici vous représenter l'enchaînement de nos passions; et comment ces passions que vous chérissiez introduisent l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs compagnes qui vous font horreur? Combien éloigné de l'idolâtrie devait être le sage Salomon, à qui Dieu s'était fait connaître par des apparitions si manifestes! ses aveugles amours l'y précipitent. Quoi de plus opposé à la clémence et au cœur magnanime de David, que de répandre le sang innocent d'un de ses plus fidèles serviteurs, d'un Urie qui ne respirait que son service? un regard jeté mal à propos, et trop doucement arrêté, l'a engagé peu à peu contre son humeur à une action si noire et si sanguinaire. Combien était ennemi de l'incontinence Lot, qui s'était conservé sans tache avec sa fa-

¹ S. Prosper. Carm. de Ingratis.

² N° 42, t. vi, 382.

³ Rom. i, 24.

mille parmi les abominations de ces villes qu'on n'ose nommer! on sait où le vin l'emporta. Nabuchodonosor n'était que superbe : son orgueil méprisé le fait devenir cruel. Qu'avait besoin Balthazar, dans ses banquets dissolus, des vaisseaux du temple de Jérusalem? n'y avait-il pas assez d'autres coupes d'or dans Babylone enrichie de la dépouille de tant de rois? Qu'on les apporte néanmoins; précipitez vos pas, troupe d'esclaves. Enivrons-nous, dit-il à ses femmes et à ses maîtresses, enivrons-nous dans ces coupes sacrées d'où l'on a fait tant d'effusions au Dieu des Juifs! C'est ainsi que son intempérance le pousse jusqu'à la profanation et au sacrilège. Tant il est vrai que la lumière de Dieu étant une fois éteinte, le principe de la droiture entamé, et la conscience affaiblie, tous les crimes l'un après l'autre se naturalisent, pour ainsi parler, dans notre cœur, et nous tombons d'excès en excès.

En effet, l'auriez-vous cru, je vous le demande, l'auriez-vous cru, si on vous l'eût dit dans votre jeunesse, que vous eussiez dû vous dureir le front jusqu'à mépriser tous les bruits et tous les reproches du monde? Et vous, l'eussiez-vous pensé que vos lèvres accoutumées, je ne sais comment, à ce plaisir qu'on ne connaît pas, de mentir toujours, à la fin dussent proférer gratuitement autant de mensonges, ou même autant de parjures que de paroles? Vous êtes tombés par degrés dans cet abîme; et pour vous faire descendre dans ces profondeurs, dont vous aviez tant d'horreur, il n'a fallu que vous y conduire par une pente plus douce et plus insensible. Ainsi, ô divin Sauveur, je bornerais trop ma reconnaissance envers vous, si je la renfermais seulement dans les crimes que vous m'avez pardonnés. Hélas! « ils se sont multipliés par-dessus les cheveux de ma tête, et mon cœur m'abandonne quand j'y pense ¹. » Enfin le nombre en est infini; et je vois paraître à mes yeux une suite qui n'a point de fin, de péchés connus et inconnus. Si mes mains en sont innocentes, je le dois à la bonté du Sauveur. (O grâce!) Apprenons donc à connaître la société des péchés; et dans un seul que nous commettons, concevons l'infinité tout entière de notre malice.

Un respect humain vous empêche de faire une bonne action. Pendant qu'on se déchaîne contre les dévots, vous rougissez de la profession de la piété véritable. C'est par un semblable commencement que durant la persécution tant d'âmes infirmes firent naufrage dans la foi, et que l'Église pleura leur apostasie. Si bientôt vous ne

corrigez l'indifférence inhumaine que vous avez pour les malheureux et pour les pauvres, vous viendrez, plein de vous-même et de vos plaisirs, à l'insensibilité du mauvais riche. Qu'on pousse à bout cette vanité qui exige tant de complaisances, ou cet intérêt qui vous fait faire un faux pas dans le chemin de la bonne foi et de la justice; on verra naître d'un côté ces monstres d'orgueil qu'on ne pourra plus supporter, et de l'autre les trahisons et les perfidies signalées. Regardez donc dans ce premier pas où la main du Sauveur vous a soutenu, toute l'horreur de la chute. Ce que nous ne craignons pas de notre malice, craignons-le de notre faiblesse : ou plutôt craignons tout de notre malice et de notre faiblesse tout ensemble; parce que, de l'un à l'autre, notre malice nous porte à tout, et que notre faiblesse sans défense et découverte de tous côtés, hélas! ne résiste à rien. Soyons donc toujours en garde contre nous-mêmes : nous avons à entretenir un édifice branlant; pour en soutenir la structure, qui se dément de toutes parts, il faut être toujours vigilant, toujours attentif et en action, étayer d'un côté, réparer de l'autre, affermir le fondement, appuyer cette muraille caduque qui entraînera tout le bâtiment, recouvrir le comble : c'est par là que la faiblesse succombe, c'est par là que les pluies pénètrent.

Jusqu'à ce que nous connaissions toutes ces infirmités, nous ne connaissons pas assez le Sauveur. Que ce nom me donne de confusion! mais que ce nom me donne de joie et de confiance! Qu'il me donne de confusion! car combien me dois-je tenir pour perdu, puisque j'ai besoin d'un Sauveur à chaque moment! Mais combien aussi d'autre part me dois-je pour ainsi dire tenir pour sauvé, puisque j'ai un Sauveur si puissant et si secourable, un Sauveur qui ne se refuse à personne, « dont le nom est un parfum répandu ², » et dont les grâces s'étendent sur tous les pécheurs, c'est-à-dire, sur tous les hommes; qui ouvre ses bras à tous, à tous ses plaies, à tous ses grâces! De quelque tempérament, de quelque âge, de quelque condition que vous soyez, ne craignez pas de venir à lui, qui non-seulement entre quand on lui ouvre, mais qui de lui-même frappe toujours pour se faire ouvrir ³. Cette pécheresse a trouvé à ses pieds un plus digne objet de ses tendresses, un meilleur emploi de ses parfums, un plus bel usage de ses longs cheveux ³. Les pécheurs grossiers y ont épuré leurs pensées : les publicains s'y sont enrichis du vrai trésor : un saint Paul a puisé dans sa croix une science plus

¹ Cant. i, 2.

² Apoc. iii, 20.

³ Luc. vii.

¹ Ps. xxxix, 13.